

—Ceci ne répond pas à mon objection de tout à l'heure, reprit Verdier.

—Quelle objection ?

—Cette lettre donne un nom et une adresse. Si le comte la laisse chez lui, après sa disparition on la trouve, on vient demander M. Marchais numéro 41 du boulevard du Temple, on envahit mon domicile, et patatras !

—Le comte ne laissera pas sa lettre chez lui... répliqua Maurice.

—Qu'en savez-vous ?

—Je ne le sais pas, mais j'en suis sûr. En venant au rendez-vous désigné, Yvan Smoiloff portera sur lui la lettre dans la crainte d'oublier le nom et l'adresse. C'est d'une logique indiscutable.

—Admettons cela. Il y a autre chose.

—Quoi encore ?

—Cette lettre n'est pas de l'écriture de Simone, écriture que le comte connaît peut-être. Si cela est, il se défilera.

—Il ne verra qu'une chose, le bonheur d'Albert et de Marie, répondit vivement Maurice. Il ne se préoccupera de rien autre chose. Et quand bien même il connaîtrait l'écriture de la jeune fille, il ne peut soupçonner une embûche, ne se doutant certainement pas que nous possédons son secret. Voici ma conclusion : Une fois le comte supprimé, abandonnez votre double logement du boulevard du Temple et de la rue Péranger. Prenez-y tout ce que vous avez de valeurs et de papiers et n'y retournez plus. Supposons un instant que le comte laisse la lettre chez lui, supposons même qu'il se fasse suivre, que nous importe ? Une fois le meurtre accompli, rien de plus facile que de s'échapper puisqu'on ignore la communication existant entre les deux appartements, et quand on trouverait cette communication, si on la trouvait, le capitaine Van Broecke sera loin.

—Allons, dit Verdier, advienne que pourra !... Envoyez la lettre.

Maurice mit la feuille de papier sous enveloppe et écrivit l'adresse :

M. le comte Yvan Smoiloff,
chez M. de Gibray
129, rue de...
Paris.

—Cette adresse seule suffira pour empêcher ses soupçons de naître, s'il pouvait avoir, dit le jeune homme.

—Mettez-vous cette lettre à la poste ? demanda Lartigues.

—Non... l'un de vous la fera porter demain par un commissionnaire.

—Je me charge de ce soin, répliqua le pseudo-Van Broecke.

Les trois hommes se séparèrent.

Maurice rentra chez lui.

Le faux abbé prit le chemin de la rue Péranger.

Il se proposait d'employer une partie de la nuit à trier et à emballer les papiers qu'il voulait mettre en lieu sûr.

Quant à ses costumes, il tenait à ne point les laisser à la merci de la police, si la police procédait à une perquisition.

Le pauvre épave tué par l'acide prussique fut porté sur la chaussée.

Verdier entassa dans trois grandes malles les costumes, les perruques, les papiers, etc... Les étiquettes collées sur ces malles portèrent ces mots : LONDRES. EN GARE.

Dès le matin Verdier, transformé en M. Marchais, alla se montrer au concierge en annonçant qu'il arrivait de voyage.

Quelques heures plus tard il faisait emporter les caisses, ne gardant de tout son attirail de déguisement que trois costumes, ceux de Marchais, du Père Martin et de l'abbé Méryss.

Les caisses furent enregistrées au chemin de fer sous un nom de fantaisie d'artiste dramatique et renvoyées à Londres.

Ses précautions prises de ce côté, Verdier retourna chez lui, revêtit son costume d'écclesiastique qui lui

semblait le déguisement le plus sûr, et se rendit rue de Suresnes.

* * *

Dès le lundi, le chef de la sûreté avait donné des ordres.

Tout le quartier du faubourg Saint-Honoré se trouvait sous la surveillance d'une brigade d'agents en bourgeois, parcourant les rues de l'air de flâneurs indifférents, mais l'œil et l'oreille aux aguets.

La veille, Verdier et Lartigues avaient passé près d'eux, Lartigues sous les habits du capitaine Van Broecke, Verdier sous ceux du père Martin, et dans ces promeneurs d'apparence respectable les agents s'étaient bien gardé de deviner les bandits qu'ils cherchaient.

Mme Rosier, Galoubet et Sylvain Cornu, pendant tout le jour et une partie de la nuit, s'étaient occupés de surveiller les agents qui surveillaient le quartier.

La policière fut médiocrement satisfaite.

Elle trouva que les hommes de la sûreté, au lieu d'entrer chez des marchands de vin, dans des petits cafés et d'observer l'extérieur depuis l'intérieur, se montraient beaucoup trop sur le trottoir et risquaient, par leurs allées et venues continuelles, d'attirer l'attention sur eux.

—C'est vouloir faire comprendre aux gens qu'un réseau de police enveloppe le quartier ! pensa-t-elle. Tout cela est conduit par un inspecteur singulièrement maladroit, ou bien on cherche à me contrecarrer... Le chef de la sûreté, si bienveillant d'habitude, s'est montré presque raide l'autre jour... Il ne croit plus en moi sans doute et veut me fatiguer pour me faire abandonner la partie... Nous verrons bien.

Le mardi matin elle se rendit à la Préfecture et alla droit au cabinet du chef.

Celui-ci fit répondre à la policière qu'il était occupé et qu'il la pria d'attendre.

C'était chose toute simple.

Mme Rosier s'assit et attendit.

Au bout d'un quart d'heure Jodelet sortit du cabinet et passa devant elle sans paraître la voir.

—Décidément je suis en disgrâce... se dit Aimée Joubert.

D'autres agents, arrivés après elle, furent introduits successivement.

Elle s'arma de patience et attendit encore.

Enfin, voyant qu'elle restait seule et qu'on semblait l'oublier, elle pria le garçon d'aller rappeler sa présence au chef de la sûreté.

Celui-ci lui fit dire qu'il était prêt à la recevoir.

Mme Rosier se sentait douloureusement froissée dans sa dignité de femme et dans son orgueil professionnel.

Quoi, lorsqu'elle vivait d'une existence calme et tranquille, dans un coin obscur d'où elle comptait ne jamais sortir, on était venu la chercher, la suppliant d'accorder son aide à la police décréouée et aux abois...

Elle avait consenti... Elle s'était sacrifiée... Et, maintenant qu'après des labeurs surhumains elle touchait au but, un revirement brusque s'opérait ; on faisait montre à son égard du sans-gêne le plus offensant.

Aussi, en franchissant le seuil du cabinet, avait-elle le cœur serré et les yeux pleins de larmes.

Le chef de la sûreté leva la tête et d'un seul regard il lut sur le visage de Mme Rosier toutes les souffrances de son âme.

—Bonjour, chère madame, lui dit-il, venez-vous, ce matin, m'apporter de nouvelles ?...

—Non, monsieur, répondit Aimée Joubert. Souvenez-vous que je vous ai demandé jusqu'à mercredi...

—Que venez-vous faire alors ?

—Me plaindre...

L

—Vous plaindre ! s'écria le chef de la sûreté. Et de quoi ?

Mme Rosier répondit sans hésiter :

—De la manière dont s'est fait hier le service de surveillance de surveillance ordonné par vous dans le quartier du faubourg Saint-Honoré.

—Je ne vous avais point chargée, ce me semble, de surveiller ce service... dit le chef d'un ton sec.

—En effet, monsieur, mais comme j'étais moi-même en observation de ce côté, j'ai pu me rendre compte de ce qui se passait et j'ai dû constater que les agents semblaient s'afficher à dessein, ce qui, —vous le savez mieux que moi, monsieur,—est une infraction aux règles les plus élémentaires de toute bonne police...

—L'homme qui dirigeait la brigade est d'une habileté reconnue par vous-même, chère madame, c'est Jodelet. Du reste j'ai jugé la surveillance inutile dans le quartier du faubourg Saint-Honoré, et je viens de la supprimer.

—En d'autres termes, vous avez résolu de ne tenir aucun compte des indications que je pourrais vous donner désormais ?

—Non certes, mais je prétends diriger moi-même les recherches dans le sens où elles me paraîtront pouvoir amener de bons résultats.

—Monsieur le chef de la sûreté, dit tout à coup Mme Rosier, permettez-moi de vous prier de jouer avec moi cartes sur table... Depuis hier votre façon d'agir n'est plus du tout la même à mon égard... La sympathie et la confiance que vous me faisiez l'honneur de me témoigner semblent avoir complètement disparu... Vous paraissez enfin me tenir en état de suspicion... D'où vient ce changement ?... Je désire le savoir et je vous demande de me l'apprendre.

Le chef répliqua, non sans embarras visible ;

—Mon Dieu, madame, je vous ai dit hier tout ce que j'avais à vous dire sur ce sujet...

—Pardon... Vous ne m'avez dit hier que la moitié de la vérité... Ou je me trompe fort, ou vous m'avez retiré votre confiance pour la donner à Jodelet... Vous n'avez point fait cela sans motif... Mettez-vous en doute ma loyauté ?

—Ah ! que Dieu m'en garde ! s'écria le magistrat avec un accent dont la sincérité n'était point douteuse.

—C'est donc alors que vous ne croyez plus mon intelligence à la hauteur de la tâche dont je me suis chargée sur votre prière ?

—Je vais vous répondre franchement.

—Et même brutalement s'il le faut... Ne craignez point de me blesser.

—Eh bien, je vous crois trop occupée en ce moment de votre fils, de son bonheur de son avenir, pour nous donner toutes vos pensées, pour nous consacrer tous vos instants... La maternité vous absorbe...

—Vous faites allusion, sans doute, au prochain mariage de mon fils ?

—Oui.

—C'est tout au plus si j'ai consacré quelques heures aux préliminaires de ce mariage...

—Peut-être, mais il vous préoccupe sans cesse, et cette préoccupation constante annihile les aptitudes rares et spéciales que nous trouvions en vous et auxquelles nous rendions un éclatant hommage.

—Bref, selon vous, je deviens incapable ?

—Non, certes, mais...

Le chef de la sûreté s'interrompit.

—Achevez donc ! fit la policière.

—Mais, reprit-il, mon avis est que vous ferez sagement de laisser un autre achever l'œuvre commencée par vous.

Mme Rosier devint très pâle.

—Eh ! je le disais bien, s'écria-t-elle d'une voix altérée, vous me jugez usée, finie, incapable ! ! Ainsi, j'ai tout quitté pour vous venir en aide... Ce n'est rien ! ! J'ai risqué ma vie à votre service... Ce n'est rien ! ! J'ai reconstitué le crime et vous l'ai montré tel qu'il a dû se commettre... Ce n'est rien ! ! On ne m'en tient nul compte... Si, à diverses reprises, on a échoué, c'est ma faute ! ! Si je n'ai pas encore mis la main sur les misérables, c'est que je m'occupais du bonheur de mon fils au lieu de faire mon devoir ! ! De telles suppositions sont injustes, Monsieur, elles sont outrageantes et me blessent profondément ! Suis-je venue vous trouver pour vous offrir mes services ?